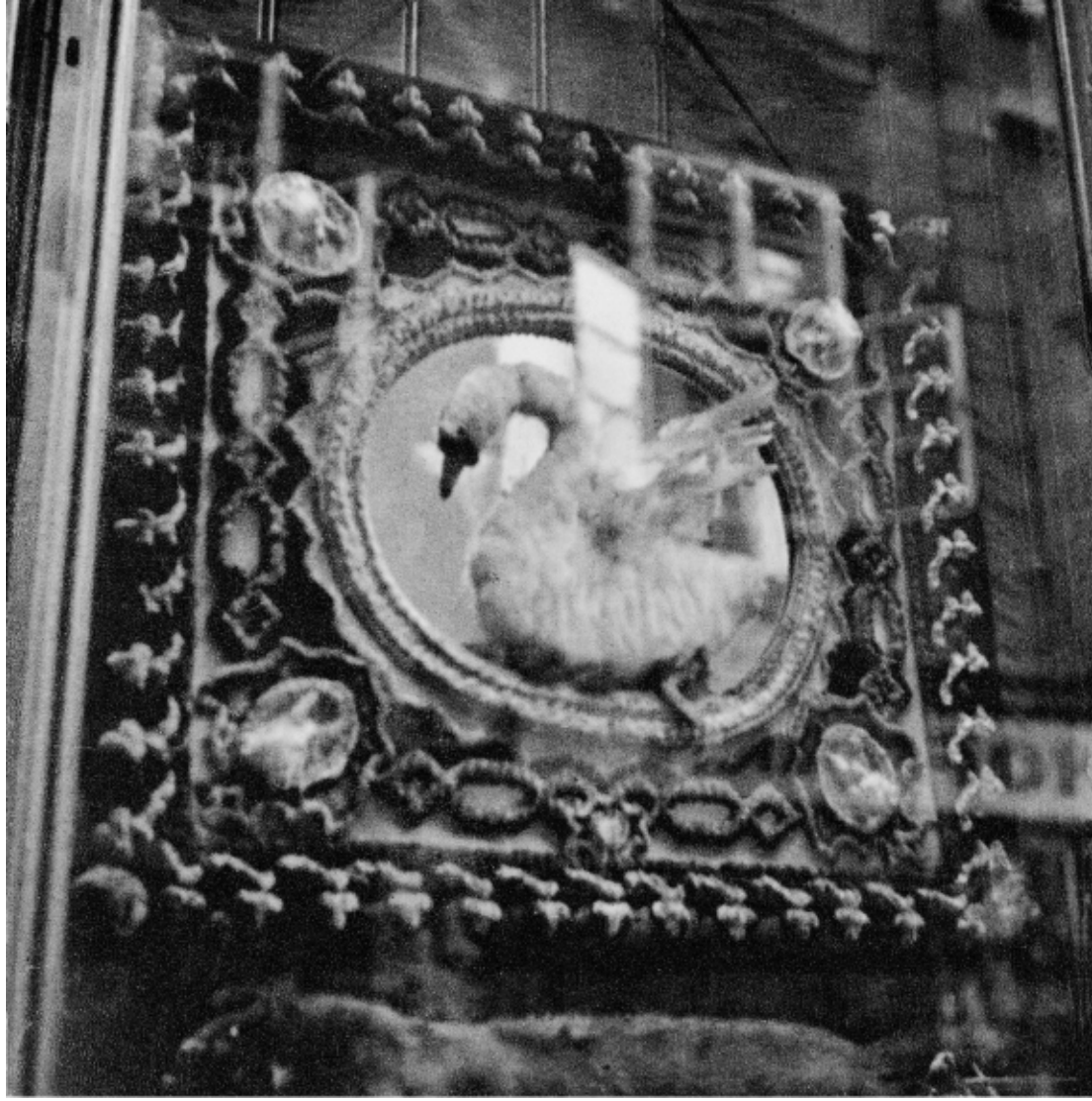


Votre regard se meurt dans l'espoir d'une étreinte.

Seul le soleil touche peu à peu ses muscles travaillés qui ne supportent ni la pluie, ni le vent, ni la chaleur de votre lit.



Votre regard se meurt par l'horreur de nuits folles qui n'apportent que des songes semblables aux fleurs de givre, sur les vitres, ou des plaines sans rêve comme la tôle de volets baissés.



Et, alors qu'un coin d'édredon bienveillant dissimule les dernières lignes du journal, les eaux usées de la rue s'évaporent et montent dans les étages où se répand une odeur de moisi, de renfermé.

Rien n'est plus étouffant que ces soirées confinées dans l'espace d'un cercueil et aucune joie ne voile leur épouvante,

de même qu'aucun casque ne couvre les balais enflammés de l'amour et qu'aucun ramoneur ne saurait le délivrer de sa malédiction.

L'un après l'autre, les contes de fée illuminent les fenêtres des châteaux ensorcelés tandis que la suie de la nuit s'abat sur les sanglots des enfants et les soupirs de leurs jouets estropiés.

Pourtant, minuit sera profondément naturel, comme l'électricité, comme un battant de cloche, et ce tant que le bâton de maréchal, plongé dans de sanglants souvenirs, ne viendra pas se poser, tel un cauchemar, au bord de la tombe d'une cotte de mailles,

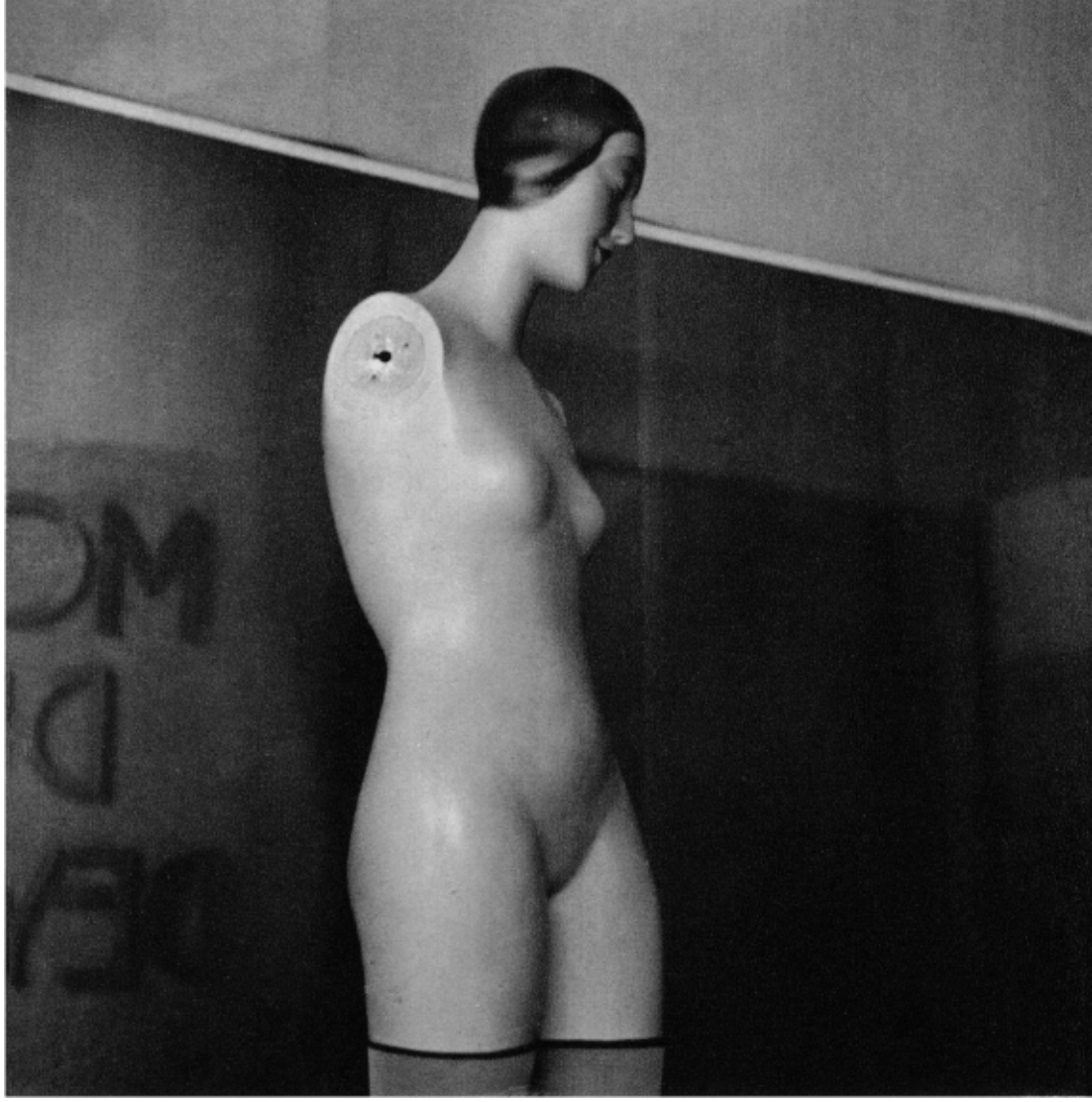




tant que l’œuvre blanche de ceux qui prient, cruels, pour la santé de leur saint croquemitaine ne se dissoudra pas comme une vieille boîte de conserve au fond du ventre fendu d’un requin. Mais les temps sont toujours paisibles et les spectres craintifs du devoir errent en silence dans le calme muséal des dimanches, tandis que les remords heurtent désespérément les objets.



Si la lumière pénètre dans les recoins sombres du mécanisme si complexe du silence, elle reste figée face à la beauté de l'indifférence devenue stupide dans la folie du siècle.



Son deuil infini d'aube qui commence par des mouvements alanguis d'argent. Son immense ennui, qui empêche les mâles de déposer leurs œufs en elle. Son malheur éternel.